

Janv. 53

à mon ami Pierre Louÿs, en sollicitant ses  
plus pénétrantes critiques  
A. Rouvière

## LA LITTÉRATURE COMPARÉE ET L'HISTOIRE DES IDÉES

La littérature comparée, science récente, couvre un champ si vaste que son objet et ses méthodes n'ont cessé d'être remis périodiquement en question. Il semble que l'on soit maintenant revenu, en Europe, de ces ambitions peut-être excessives qui visaient à la transformer en littérature générale ou même en *Wellliteratur*<sup>1</sup>.

Il faut louer la prudence de M.-F. Guyard présentant son tableau de *La littérature comparée* (1951) appuyé par l'autorité d'un maître tel que Jean-Marie Carré. La bonne méthode veut qu'on commence par des recherches de détail, parfois plus ambitieuses et plus révélatrices qu'elles ne paraissent lorsqu'il s'agit d'œuvres ou d'auteurs de premier plan. « L'histoire du succès des œuvres, de la fortune d'un écrivain, du destin d'une grande figure, de l'interprétation réciproque des peuples, des voyages et des mirages », que nous propose M. Carré dans sa préface, offre un assez vaste champ d'exploration. L'exposé systématique de M. F. Guyard, véritable « État présent des études comparatistes en France », nous en convainc. Il rend sensibles les substantiels résultats déjà atteints et l'importance des secteurs demeurés jusque là inexplorés.

Bon nombre des travaux cités traitent, il est vrai, de la fortune d'un écrivain français à l'étranger ou de celle d'écrivains étrangers en France. D'où, l'accusation parfois

1. La nouvelle *Bibliography of comparative literature* de Fernand Baldensperger, fondateur du comparatisme en France, et Werner P. Friedrich, continue pourtant à montrer vaillamment le chemin. Malgré le très vif intérêt des perspectives offertes (voir l'excellente critique de B. Munteano dans la R. L. C. d'avril-juin 1952), leur multiplicité décourage l'effort *individuel* de synthèse plutôt qu'elle n'incite à poursuivre la route, tant l'on découvre de champs inexplorés, d'études particulières à entreprendre avant tout travail d'ensemble.

Revue de Littérature comparée

Bibliothèque Maison de l'Orient



145973

portée contre l'école française de vouloir transformer la littérature comparée en simple annexe de la littérature nationale. N'y a-t-il pas quelque étroitesse d'esprit à en juger ainsi ? Non seulement parce que la littérature française joue effectivement en Europe le rôle d'intermédiaire privilégié que lui confère la situation géographique du pays, et l'expansion de sa langue, mais aussi, et surtout, parce que cette évolution du comparatisme français souligne une tendance de plus en plus marquée de l'Université à ne plus considérer *isolément* la littérature nationale, mais à la replacer dans l'histoire générale de l'Europe occidentale. Premier pas vers une « littérature européenne » dont Paul Hazard nous a donné un magistral exemple. Nombre de ces travaux ou thèses ne sont pas, en effet, l'œuvre de comparatistes spécialisés, mais de futurs professeurs de littérature française. Peut-être M.-F. Guyard eût-il moins prêté le flanc à la critique s'il avait senti et montré cette nouvelle orientation de l'Université française, due principalement à l'influence de M. Jean-Marie Carré, au lieu de condamner en termes généraux et trop catégoriques la littérature « générale » et la littérature « mondiale » comme deux ambitions également « métaphysiques » et « inutiles ». Il lui eût été plus aisé, dans le cours de son livre, de rendre pleine justice à l'œuvre de Paul Hazard, réalisation exceptionnelle en l'état de nos connaissances, mais dont il n'est pas interdit de s'inspirer pour atteindre à de semblables synthèses en des champs plus restreints.

L'œuvre du professeur Arthur O. Lovejoy en est un vivant témoignage. Ses *Essays in the History of Ideas*, réunis et republiés à Baltimore en 1948 (Johns Hopkins Press), résument toute une vie d'efforts poursuivis durant cinquante ans. L'historiographie des idées, telle qu'il la conçoit, dépasse sensiblement le cadre de notre discipline. Il la veut lui-même si vaste que, sentant la nécessité d'un effort collectif, il fonde dès 1923 le club de l'histoire des idées, puis, quelques années plus tard, *The Journal of the History of Ideas*. Il ne s'interdit pas pour autant de méthodiques travaux d'approche que mettent en lumière la bibliographie de ses œuvres et les groupements d'articles de son livre. A peine a-t-il affirmé que les idées ne valent pas seulement par leur intégration dans des systèmes philosophiques déterminés dont on peut étudier la cohésion et les interre-

lations, mais aussi par le rôle de certaines d'entre elles dans l'esprit des humains qui ne font pas profession de philosophie — littérateurs, artistes, savants, hommes du monde ou politiques — que, passant à l'application pratique, il étudie *The Meaning of Romantic in Early German Romanticism* (1916) et *Schiller and the Genesis of Romanticism* (1920), puis les différents sens du mot « romantisme », *On the Discrimination of Romanticisms* (1924) et *The Chinese Origin of a Romanticism* (1933), ce qui l'amène peu à peu, comme on voit, à résoudre de vrais problèmes de littérature comparée, et à frayer le chemin vers une histoire générale du romantisme.

L'une de ses plus belles réussites débuta de façon aussi modeste par un article sur *The supposed Primitivism of Rousseau's Discourse on Inequality* (1923), suivi d'une étude d'influence intitulée : *Monboddo and Rousseau* (1933). De là semblent être nés deux livres : l'un concernant le *Primitivism and related Ideas in Antiquity* (1935), écrit en collaboration avec George Boas, l'autre sur *The Great Chain of Being* et la fortune de cette idée au XVIII<sup>e</sup> siècle (1936). Tous ces ouvrages gravitent autour de l'idée d'évolution, dont Lovejoy étudiait, dès 1904, les premières manifestations au XVIII<sup>e</sup> siècle. Lorsqu'une pénétrante analyse du *Second Discours* de Rousseau lui eût permis de connaître qu'il contenait en réalité une théorie de l'évolution de l'humanité plus importante pour l'époque que le primitivisme dont on fait tant de cas, il n'eut plus qu'à poursuivre son effort pour résoudre semblable contradiction de la pensée chez Herder, grâce à la progressive transformation chez celui-ci de la grande Chaîne des Êtres en *Kette der Bildung*<sup>1</sup>.

De telles clarifications font étape dans le domaine de la critique. S'il est permis de croire à des synthèses possibles, ne serait-ce pas en nous inspirant de cet exemple ? On ne peut employer plus sûre méthode. Rejetant toute vague ambition d'histoire « universelle », le philosophe qu'est A. O. Lovejoy s'attache tout d'abord à déceler les confusions et ambiguïtés sémantiques, les contaminations de sens sous lesquelles il est bien souvent difficile, sinon impossible, de connaître la pensée exacte d'un auteur. Le sens du mot

1. Cf. *Herder and the Enlightenment Philosophy of History*, étude parue pour la première fois dans le recueil.

anglais *Pride*, au XVIII<sup>e</sup> siècle, celui du mot *Nature* surtout, employé comme norme esthétique, lui fournissent matière à de pertinentes démonstrations, quoique parfois peut-être un peu subtiles. Que ne pourrait-on attendre d'une étude méthodique du mot *raison*, ou du mot *vertu* par exemple, fût-ce chez un seul auteur comme Rousseau, au vocabulaire particulièrement sentimental ?

Nous touchons ici à un point essentiel. Les *idées* révèlent en effet les tendances profondes d'une époque. Tantôt une même tendance affleure sous deux noms différents. Pour discutable qu'il puisse paraître aux yeux de certains critiques, *The Parallel of Deism and Classicism* nous semble à cet égard un des essais les mieux venus du recueil. Tantôt, au contraire, les idées affleurent, divergentes, chez un seul écrivain, et parfois dans une même œuvre, où le même mot revêt alors des acceptions diverses suivant le contexte où il figure. Fait-on de l'histoire littéraire générale en rattachant tel mot à un courant de pensée souvent international, ou explique-t-on simplement un texte particulier ? Que nous importe si l'une et l'autre ambition se révèlent inséparables ? Toutes les grandes figures des lettres tendent à se dégager sur un fond de pensée et d'art internationaux. Et lorsqu'il s'agit de mots tels que romantisme, réalisme, naturalisme ou symbolisme, l'étude de leurs différents sens dans les différentes langues du monde occidental s'impose préalablement à toute esquisse de littérature générale.

En bonne méthode, il faudrait travailler d'abord à la clarification sémantique des grands textes, de portée internationale. Le rôle essentiel de l'histoire des idées dans l'élucidation du *Paradise Lost*, par exemple, a été mis en lumière à la fois par Denis Saurat et par A. O. Lovejoy. Mais si de nombreuses études spécialisées ont paru depuis sur cette question, aucun effort d'ensemble n'a pu être mené à bien, car il suppose une étroite collaboration entre spécialistes des disciplines les plus diverses. Il en est de même en France pour l'*Esprit des Lois* et pour bien d'autres ouvrages, tout progrès en ce sens étant lié à la possibilité du travail d'équipe. En étudiant successivement les grandes œuvres du patrimoine spirituel de l'humanité, on procéderait pourtant à une sorte de mise en place des « phares » intellectuels et artistiques, véritables bornes milliaires de l'évolution humaine. Des textes particuliers, il serait aisé de passer à leurs auteurs.

Par la découverte de leurs sources internationales, de leur fortune dans les divers pays, on leur donnerait enfin leur vrai visage, et l'on esquisserait du même coup le cadre indispensable à tout essai de littérature générale ou comparée. Il suffirait de rendre plus systématique l'effort de l'école française pour l'engager à fond dans cette voie où les grands pionniers de l'histoire littéraire internationale nous ont devancés dès le XVIII<sup>e</sup> siècle : tels l'abbé Du Bos, Voltaire et Bodmer, suivis par Herder et Gœthe<sup>1</sup>.

Les précisions apportées par la clarification des textes permettraient d'autre part de délimiter avec une rigueur nouvelle le sens des mots-clés de chaque période, la diversité de leurs applications, les transformations qu'ils subissent dans chaque pays avant de mourir ou de perdre leur importance. Ce serait la plus sûre méthode pour reconstituer l'atmosphère intellectuelle d'une époque, beaucoup plus changeante, plus fugitive même, qu'on ne le croit souvent. L'évolution des idées ne dépend pas seulement, en effet, de l'évolution sociale, économique ou technique, mais aussi des multiples événements historiques dont l'ensemble conditionne la production littéraire d'une époque et lui donne en quelque sorte sa couleur. Ainsi se forment de véritables complexes d'idées à l'intérieur de ce que l'école allemande appelle les « Epochenzusammenhänge »<sup>2</sup>. L'importance de la connaissance de ces complexes pour l'étude de la création artistique, et l'exploration psychologique de ce que l'on est convenu d'appeler le génie, vient d'être récemment mise en lumière par l'effort si original de Georges Poulet dans ses études sur *Le Temps humain* et sur *La Distance intérieure*. Nulle idée ne s'épure complètement de sa gangue d'actualité. Certains mots, d'autre part, prennent dans chaque esprit une sorte de valeur magique, fruit de leur assimilation par un tempérament particulier, qui se les approprie. A ce stade, la littérature comparée, par les lumières qu'elle donne, ferait faire de sensibles progrès à notre connaissance des grands auteurs, dût-elle pour cela s'aider de toutes les sciences nouvelles, même discutées, car la méthode des recoupements suffit à préserver d'erreurs grossières. Ainsi,

1. Les tableaux méthodiques établis par M.-F. Guyard à la fin de son livre, à la suggestion de M. Carré, y contribueront utilement.

2. Cf. Walter HÖLLERER : *Methoden und Probleme Vergleichender Literaturwissenschaft*. In *Germanisch-Romanische Monatsschrift*. Heidelberg, janv. 1952.

les grandes figures se détacheraient avec toute la netteté possible sur l'arrière plan de leur époque, enfin mieux connue.

Des idées, on passerait naturellement aux formes littéraires qu'elles empruntent pour s'exprimer, aux thèmes qui les rendent populaires, à l'esthétique qui les régit. La littérature comparée retrouve ici un champ qui lui est familier, quoique imparfaitement exploré. Que savons-nous de bien précis, par exemple, sur la fortune de la tragédie classique en Europe, sur celle de la commédia dell'arte, sur les transformations successives du drame moderne, ou sur l'histoire du roman européen, avec ses innombrables ramifications ? Les recherches d'esthétique comparée sont encore moins nombreuses. Il est vrai qu'elles supposent, non seulement la connaissance de plusieurs littératures, mais de ces traits particuliers à chaque nation dont il est bien difficile de juger de l'extérieur. L'étude systématique, entreprise depuis quelques années, sous la direction de M. Carré, de l'étranger tel qu'on le voit, illustre ces difficultés<sup>1</sup>. Pour en venir à bout, la connaissance approfondie des événements historiques est essentielle. Les ouvrages déjà publiés sur l'émigration des protestants français à Londres, ou sur celle des aristocrates à travers l'Europe lors de la Révolution, et sur les conséquences de l'expédition d'Égypte et de l'invasion de l'Italie par Bonaparte, en sont autant d'exemples brillamment traités.

Ces études générales, et en particulier l'histoire des thèmes et des genres, nous ramènent à la délicate question des limites de la littérature comparée. Si l'on veut en faire une discipline à prétentions scientifiques, il faut non seulement la réduire dans le temps, comme Fernand Baldensperger le proposa dès l'origine, mais aussi dans l'espace. Il ne semble pas qu'on se soit penché jusqu'ici avec une suffisante attention sur le sort de petits pays comme la Hollande et la Suisse, qui servirent si longtemps d'intermédiaires entre les grandes nations. On eût atteint par eux à une conception *géographique* de la littérature comparée moins ambitieuse que celle de littérature mondiale ou générale, mais qui relève pourtant d'un plan d'ensemble. Nous l'appellerions volontiers littérature régionale, si ce mot n'avait pris un sens

1. Voir M.-F. Guyard. Chap. VI.

beaucoup plus restreint. Les relations littéraires internationales ne sont pas, en effet, commandées surtout par les affinités linguistiques ou climatiques que M<sup>me</sup> de Staël a tant contribué à rendre populaires. Le couple France-Angleterre joue au xviii<sup>e</sup> siècle un rôle prépondérant que son évolution économique et sociale et sa *situation géographique* face au nouveau continent peuvent seules expliquer. Sans vouloir restreindre l'Europe à l'Europe occidentale, on peut dire cependant que celle-ci a toujours possédé une sorte d'unité de civilisation depuis la conquête romaine. L'imprécision de ses limites, qui se sont peu à peu élargies jusqu'à inclure l'Europe entière, et à déborder sur le Nouveau Monde, relève simplement des vicissitudes de l'histoire. Il peut se produire des scissions intérieures, des replis de tel ou tel peuple sur lui-même, l'unité originelle n'en existe pas moins. C'est pourquoi, en l'état actuel de nos connaissances, il est devenu aussi vain de vouloir faire l'histoire littéraire d'un pays de cette région sans égard à celle des pays voisins, que l'histoire d'une nation sans souci de ses démêlés avec les nations voisines. Il nous faut appliquer à l'histoire littéraire la méthode recommandée par Arnold Toynbee pour écrire l'histoire, c'est-à-dire procéder par groupements naturels de peuples. La tâche n'est pas impossible en ce qui concerne l'Europe ainsi comprise, si l'on prend soin d'en suivre attentivement les fluctuations, et de procéder par époques définies ou par centres d'études nettement limités, suivant une chronologie rigoureuse. Viser dès maintenant à la littérature mondiale paraît, au contraire, bien chimérique, à moins qu'il ne s'agisse d'exposition simultanée, dans un même ouvrage, d'histoires littéraires particulières, par une série de spécialistes, ce qui relève de l'encyclopédie et non de la synthèse.

HENRI RODDIER.

---